

ments français, les amitiés se nouèrent vite. Les ménages qui se succédèrent dans les deux ambassades étaient, ou devinrent d'excellents amis. En outre, ils avaient souvent des enfants de l'âge des nôtres. Cette jeunesse se retrouvait sur les bancs du lycée Chateaubriand, repaire de tous les jeunes Français.

Je garde de ces années une multitude de souvenirs aussi variés que divertissants. Pierre, qui n'était pas mondain, que son travail occupait beaucoup et qui aimait se coucher tôt fut héroïque; mais je lui avais fait une concession, celle de ne pas partir des dîners parmi les derniers.

Les bridges étaient fréquents entre Français, mais truffés d'amis Italiens et de quelques fanatiques Anglais. De loin, les dîners l'emportaient. Il y en eut de plusieurs sortes. Les dîners entre Français, avec un mélange de diplomates de carrière, ou occasionnels (attachés militaires), d'artistes, de professeurs et d'experts. Ces réunions étaient généralement décontractées et très agréables; c'est au cours de celles-ci que nous sommes devenus intimement liés avec les Philippe Cochin de Billy et les Armand de Noirmont.

Il y avait les dîners fastueux que donnaient les rares, derniers et richissimes princes romains, réunissant, en leurs palais ancestraux une sélection de diplomates, occidentaux pour la plupart, de personnalités romaines appartenant à une caste privilégiée, et d'étrangers triés sur le volet, parmi les altesses, milliardaires ou artistes renommés de passage à Rome. Soirées magnificentes, enfilades de salles et de salons aux vastes proportions, plafonds peints, marbres aux sols et aux murs, tapis somptueux, tableaux de prix – parfois de maîtres –, portraits de papes ou de primats ecclésiastiques de leur parenté. Mobiliers imposants, massifs, ornementés. Sièges, rideaux, tapisseries et tentures à l'avenant, tables ouvragées ou recouvertes de sublimes soieries et encombrées d'objets d'art de qualité.

Le nombre des invités variait de trente à soixante. Les dîners par tables de huit ou dix convives étaient courants, servis par des valets en culotte courte, bas blancs et perruque Louis XVI poudrée. Les mets, généralement succulents, étaient arrosés des meilleurs vins italiens, de Dom Pérignon ou autres champagnes renommés.

Un bruit courait, à propos de l'un de ces palais, comme quoi les nappes resservaient d'un dîner à l'autre; on les poudrait de talc fin.

Aussi les convives devaient-ils faire très attention à leurs manchettes noires qui risquaient de prendre... un coup de blanc.

Dans cette société étroite et fermée, les femmes, élégantissimes, étaient parées de superbes bijoux. Les jeunes, parfois d'une grande beauté, n'étaient guère plus sérieuses et fidèles que leurs aînées ne le furent. Les moins jeunes, non moins bien vêtues, portaient souvent sur leur visage fané les stigmates d'une chirurgie récente... et superflue. Les hommes, mûrs ou jeunes, en habit, galants et charmeurs, ne connaissaient que trop bien l'art du compliment et faisaient machinalement la cour aux nouvelles venues.

Parmi eux, je retrouvai quelques-uns de mes danseurs et amis d'antan. Les années, le fascisme et la guerre ne les avaient guère mûris. Bien que mariés et pères de famille pour la plupart, ils étaient aussi insouciantes et légers qu'autrefois. Comme les conversations visaient la bagatelle, ils parurent ahuris que je me dise fidèle à mon mari. Au bout de sept ans de mariage! J'étais un cas...

Aussi ma vertu fit-elle l'objet d'un pari. J'en fus avisée par une amie parisienne de passage à Rome, habituée à leurs fantaisies. Elle me livra les noms des quatre coquins qui avaient parié que le premier qui me détournerait du droit chemin serait princièrement traité par les trois autres. Histoire de rire, je m'amusai à les faire marcher tour à tour, chacun se croyant sur le point de gagner. Je les retrouvai un soir lors d'un grand dîner donné par la princesse Colonna – Isabelle, qui régenterait le Tout-Rome – en l'honneur de la reine mère d'Espagne, Victoria Eugenia. Celle-ci était de passage chez sa fille, l'infante Béatrice, épouse d'un prince Torlonia.

Je rassemblai mon quatuor autour de moi, leur déclarai que je me savais l'objet d'un pari et qu'ils perdaient leur temps. Ils n'ont jamais su qui les avait trahis et sont restés de fidèles amis.

Les femmes – jeunes et moins jeunes, de ce milieu futile et volage ne pensaient qu'à séduire, être courtisées, ou à chiper l'amant de leurs meilleures amies. Il n'était pas rare que deux, voire trois d'entre elles aient, sans s'en douter, le même amant, qui le laissait entendre. Et tandis que les épouses se donnaient aux uns, leurs maris, trop souvent désœuvrés ou complices, les trompaient allègrement. Quant aux célibataires, ils s'en donnaient à cœur joie: un soir, l'une, un